

*Matthew Baugh ouvre ce recueil à la fois par ordre alphabétique et chronologique. Sa nouvelle se déroule, en effet, au XVIème siècle dans les vastes plaines russes, et fait se croiser, de façon tout à fait remarquable, les chemins de plusieurs personnages légendaires de la littérature fantastique. À noter : Les personnages de Vseslav et Yvgeni, créations de Matthew, firent leur première apparition dans notre Tome 2...*

### **Matthew Baugh : La Quête des Vourdalaques**

*Ukraine, 13 juin 1598*

Sous la lumière blafarde de la lune, nous chevauchions follement à travers la steppe, comme si nous avions été poursuivis par les hordes de l'Enfer elles-mêmes. À ceci près que *nous* n'étions pas poursuivis... en fait, *nous* étions les poursuivants... *nous* étions les cavaliers de l'Enfer.

Je montai un grand destrier noir, aussi décharné que la Mort, les yeux étincelant d'une braise incandescente. À ma gauche, sur une monture semblable à la mienne, chevauchait Hella, son corps nu luisant d'une blancheur laiteuse à la clarté de la lune. Sur ma droite, pareil à un loup svelte et efflanqué, Vseslav galopait, suivi de neuf autres *vourdalakis*. Pour moi qui, de mon vivant, avais été un cosaque, c'était une expérience des plus exaltantes : parcourir les plaines juché sur mon coursier avait été un vrai bonheur, celui qui me manquait le plus depuis que j'avais rejoint la cohorte des non-morts.

Nos chevaux étaient beaucoup plus endurants et rapides que tous ceux que j'avais pu connaître au cours de ma vie terrestre mais, malgré tout, nous ne parvenions pas à rattraper les deux cavaliers qui fuyaient devant nous. Depuis des heures, nous étions à leur poursuite, mais ils continuaient leur route, indifférents à la fatigue. Un de ces hommes était en fait un sorcier, un alchimiste, ou quelque chose du même genre. Vseslav pratiquait lui-même la magie noire et il tenait fort à ces nuances, mais, dans mon esprit, toutes ces distinctions étaient floues et se confondaient.

Détruire la charrette du sorcier et massacrer ses serviteurs avait été un jeu d'enfant, mais il avait trouvé un compagnon de voyage en la personne d'un authentique gentilhomme qui possédait deux hongres, aussi rapides que le vent.

– Ils ralentissent ! s'écria Gorcha. Leurs chevaux commencent à se fatiguer.

– Trop tard ! cria Hella dont la voix domina le rugissement du vent. Regardez, ils ont rejoint Père Dniepr !

En apercevant le grand fleuve, Vseslav poussa un terrible hurlement et s'arrêta net. Nous, ses laquais, nous l'imitâmes en tirant sur la bride de nos chevaux et nous fîmes cercle autour de lui. Vseslav se redressa et, en un instant, il redevint un grand vieillard à l'air féroce, son immense peau de loup flottant sur ses épaules. Mais ses yeux étincelants restaient ceux d'un animal sauvage.

– Pourquoi nous arrêtons-nous ? demanda Gorcha, un vieil homme au visage si effrayant qu'il avait dû être horrible, même au temps où il appartenait au monde des vivants.

– Écoutez ! ordonna le vieux loup.

Nous obéîmes. Au bout de quelques secondes, mon ouïe supra-sensible perçut les clameurs de réjouissances humaines, des rires, de la musique, des chants... des chants cosaques.

– Nous sommes arrivés près du Sich de Zoporogh, dit Vseslav. Nous ne pouvons aller plus loin.

Hella grimaça un sourire et rejeta en arrière sa longue chevelure couleur de flamme.

– Laisse-moi y aller, dit-elle. Je ne crains aucun homme, qu'il s'agisse d'un simple cosaque ou du tsar en personne.

Dressée là, sous la clarté blafarde, elle était d'une beauté étrange, sa peau lisse et parfaite entachée seulement de la cicatrice violacée qui marquait sa gorge. De mon vivant, je l'aurais sans doute suivie jusqu'aux portes de l'enfer. Mais désormais, la seule chose dont j'étais capable, c'était d'apprécier avec nostalgie les formes de son corps éblouissant.

- Non, dit Vseslav. Nous n’allons pas agir ouvertement.
- Comment allons-nous faire, alors ? demanda Gorcha.
- L’un de nous ira jusqu’au camp et se fera passer pour un mortel.
- Et lequel de nous... ? s’enquit Hella.

Je me posai la même question mais je gardai le silence. Je paraissais tout désigné pour remplir cette mission, mais elle était des plus dangereuses et je ne me sentais guère rassuré.

– J’irai, Maître, lança Gorcha. Je trancherai la gorge de cet homme et je vous rapporterai sa tête au bout d’une pique.

Cette attitude était bien digne de Gorcha, dont l’arrogance et la morgue allaient jusqu’à la bêtise. J’ignorais comment ce vieux bâtard était devenu l’un des nôtres, mais je pensais qu’il était beaucoup trop hargneux et rebelle pour avoir eu la sagesse de rester dans sa tombe comme un honnête cadavre.

- Yvgeni, dit Vseslav.
- Oui, Seigneur ? répondis-je en essayant de masquer l’inquiétude que je sentais monter en moi.
- Tu étais bien un cosaque de ton vivant, n’est-ce pas ?
- Je *suis* un cosaque, Seigneur.
- Tout ce que tu étais jadis, tu as cessé de l’être dès lors que tu as commencé à m’appartenir. Ne l’oublie pas !

– Très bien, donc, je ne suis *pas* un cosaque, répliquai-je.

Vseslav me foudroya du regard, puis il se mit à rire.

– Eh bien, ma volonté est que tu le redeviennes. Tu possèdes les habits et le sabre des cosaques et tu connais leurs coutumes.

– Mais, Seigneur, vous savez que ma monture ne peut traverser Père Dniepr.

Vseslav prit un air pensif et acquiesça. Il dégaina son épée et, d’un geste ample et puissant, il trancha la tête de mon cheval. Je m’écartai en roulant sur le sol cependant que l’animal s’évaporait à travers l’espace dans un nuage de fumée et de cendres. Gorcha émit un gloussement, Hella éclata de rire en rejetant la tête en arrière et le Seigneur pointa son arme sur ma poitrine. Stoïque, je ne bronchai pas.

– As-tu d’autres objections à formuler ? demanda-t-il.

– Aucune, Seigneur.

– Un autre de mes serviteurs se trouve déjà à l’intérieur du camp, reprit-il. Son nom est Liatoukine. Lorsque tu seras là-bas, présente-toi à lui. Tous deux, vous ne quitterez pas l’étranger d’une semelle.

– Désires-tu que nous le tuions, Maître ?

– Le plus important n’est pas qu’il meure, c’est de l’empêcher d’atteindre *Lysa Hora* pour la veille de la Saint-Jean. Mais si tu parviens à le tuer, bien sûr, ce sera préférable.

Je hochai la tête et m’éloignai au pas de course. Derrière moi, j’entendais les rires de mes frères et amis. Je m’étais depuis longtemps rendu compte que les vampires ne sont pas ce que l’on peut appeler de bons camarades, qu’ils sont même jaloux et mesquins à l’extrême. Je préférais largement à leur compagnie celle de mon cheval, aussi démoniaque et ombrageux qu’il fût. Vseslav n’aurait pas dû le détruire ainsi. Jamais un cosaque n’aurait traité son coursier de cette manière, pas même un coursier de l’Enfer.

Le courant du fleuve grondait et la profondeur excédait largement la hauteur d’un homme. Mais ce n’était pas un obstacle pour moi. Certains non-morts sont incapables de franchir les cours d’eau, mais la race à laquelle j’appartiens ne connaît pas ce handicap. Je retirai mes bottes et commençai à avancer, les cailloux s’insinuant entre mes orteils.

Le Sich se trouvait sur une île située au milieu du fleuve. Les cosaques ne construisent pas de fortifications et se protègent des attaques de leurs ennemis, principalement les Tartares et les Polonais, en faisant du fleuve une douve qui encercle leur campement et en changeant fréquemment et secrètement de base. Assis sur la berge, j’essorai mes vêtements trempés lorsqu’une sentinelle se dressa devant moi.

C’était un véritable géant, mesurant plus d’un mètre quatre-vingt-quinze et pesant facilement cent cinquante kilos. Il me foudroya du regard en s’appuyant sur son mousquet.

– Tu n’as pas traversé le Dniepr en utilisant le bac, me dit-il.

– Crois-tu que ce soit là une manière de traverser un fleuve pour un cosaque ? fis-je. J’ai nagé, tout simplement.

– Si ce que tu dis est vrai, c’est un véritable exploit ! rétorqua-t-il.

– C’est la vérité, et tu peux le constater toi-même, répliquai-je, en faisant gicler quelques pintes d’eau de la manche de mon habit.

– Et tu dis que tu es un cosaque ? demanda-t-il d’un air suspicieux.

Je hochai la tête.

– Mais je ne crois pas avoir jamais vu ton visage dans le Sich, insista-t-il.

– Je suis un cosaque du Don, dis-je, je suis venu de Moscou pour rendre visite à mes cousins du sud.

Le géant grogna, l’air visiblement amusé.

– Je dois cependant m’en assurer, reprit-il. Y a-t-il quelqu’un ici qui puisse se porter garant pour toi ?

– Liatoukine, déclarai-je.

Le géant, qui se nommait Ayub, me fit traverser le camp. Partout autour de moi, des hommes rassemblés auprès des feux de camp chantaient et dansaient, s’affrontaient à la lutte, jouaient et buvaient. L’eau-de-vie de grain et la vodka coulaient à flots et je ressentis une pointe de tristesse et de nostalgie en songeant que je ne goûtais plus désormais que certaine boisson, rouge et tiède, dont mes semblables et moi-même nous repaissions.

Quelques instants plus tard, nous nous trouvâmes près d’un groupe d’hommes qui se divertissaient à leur manière. Ils avaient capturé un juif et l’avaient ligoté contre un arbre, ses tresses clouées sur le tronc par des poignards. Tandis que l’homme était immobilisé là, tout tremblant, les cosaques lançaient à tour de rôle leur hache dans sa direction pour essayer de trancher les nattes. L’officier qui surveillait les opérations était mince, pâle et élégant ; affalé nonchalamment sur le côté, il lançait de temps à autre quelques paroles d’encouragement aux participants de ce jeu macabre. Au premier regard, je reconnus en lui un vampire.

– Hé, frères chevaliers ! cria Ayub, je vous ai amené quelque chose.

– Qu’est-ce que c’est ? Un enfant perdu ? demanda le vampire qui se leva pour s’avancer vers nous.

– C’est un certain « Yvgeni », répondit Ayub. Il prétend être un cosaque du Don et il affirme que tu te porteras garant pour lui.

– En effet, répondit l’officier tout en me dévisageant.

– Eh bien, dans ce cas, je te laisse avec lui.

Et sans attendre la réponse, le géant se retourna et s’éloigna.

– J’ai l’impression qu’il ne t’aime guère, celui-là, fis-je à l’adresse de Liatoukine.

L’officier renifla et jeta un regard à ses hommes qui avaient repris leur jeu et continuaient à lancer les haches.

– Qu’est-ce que cela peut me faire ? Ce n’est qu’un rustre et un paysan.

– Oui, mais c’est un cosaque, déclarai-je. Nous sommes tous frères et un code d’honneur nous unit.

– Tu prends la mouche, dirait-on, observa Liatoukine d’un ton moqueur. Pourquoi donc ? Les liens qui peuvent exister entre les humains n’ont aucune valeur pour nous.

– Pour le moment, nous avons une mission à mener à bien, fis-je. Deux hommes sont arrivés au Sich un peu plus tôt dans la soirée. Ce sont des hommes qui essaient d’échapper à notre maître.

– Je les connais, dit Liatoukine. Le Koshovoi Ataman a ordonné de les clouer au pilori. Viens, suis-moi, je vais te montrer.

Il s’éloigna d’un pas martial et, après un dernier regard jeté à ses hommes et au jeu qui continuait à les occuper, je le suivis. Lorsque je le rejoignis, Liatoukine me demanda d’une voix ironique :

– Tu n’approuves pas leur petite distraction ?

– Qu’est-ce que ce juif leur a fait ?

– C’est un juif, et c’est suffisant ; quelle autre raison faut-il aux cosaques ?

Je haussai les épaules ; au fond, ce qu’il disait était vrai. De nombreux commerçants juifs établissaient leur campement près du Sich pour vendre de la nourriture, de l’eau-de-vie de grain, des vêtements, ou cent autres choses qui pouvaient être utiles aux soldats. Ce négoce profitait à tout le

monde : les hommes trouvaient là des provisions indispensables et les juifs étaient généreusement rétribués, car les cosaques ont un souverain mépris de l'argent et payent en général ce qu'on leur demande, et parfois même davantage. Les problèmes commencent à survenir lorsqu'un cosaque a perdu tout son argent au jeu ou en folles dépenses et qu'il a besoin de boissons fortes. C'est à ce moment-là que le juif devient pour lui un voleur, un fourbe et un malhonnête.

Personnellement, je n'avais jamais apprécié ces façons de se conduire avec eux. Les juifs que j'avais connus me semblaient être des gens aimables et inoffensifs. Mais la plupart des cosaques les méprisent parce que ce ne sont pas des guerriers ; à mes yeux, leur seul vrai défaut est d'être assez stupides pour commencer à faire des affaires avec des ânes bâtés et des ivrognes tels que les cavaliers des steppes. Je dis bien « ivrognes » car trouver un cosaque sobre dans le Sich est aussi rare que trouver une chèvre mangeant un loup.

J'étais plongé dans mes pensées et je ne prêtai guère d'attention aux joyeuses activités des frères lorsque nous arrivâmes au pilori dressé un peu à l'écart du camp. Je vis que le Koshovoi Ataman infligeait aux condamnés la même punition que celle réservée aux cosaques qui avaient commis un vol. Ils étaient attachés au carcan et un énorme fouet était suspendu à un arbre voisin. Chaque soldat qui passait à proximité avait tout loisir de frapper la victime avec cette arme. Si, au petit matin, l'homme vivait toujours, il était libéré.

– À toi de jouer ! me lança Liatoukine en désignant la cravache.

Me confier cette tâche au lieu de l'accomplir lui-même paraissait beaucoup l'amuser. Il appartenait bien à cette catégorie d'officiers que je n'avais jamais vraiment appréciée de mon vivant. En toute franchise, je dois dire qu'ils ressemblent davantage à des vampires qu'à des cosaques. Les cavaliers des steppes sont le plus souvent de véritables brutes, mais ils sont rarement aussi mesquins.

Je m'emparai du knout et m'avançai vers le pilori où deux hommes étaient attachés. Ils étaient tous deux élégamment vêtus de costumes qui révélaient leur origine étrangère et ils formaient un curieux duo. Le premier était un grand gaillard barbu, bardé de muscles et de graisse. L'autre était également de haute taille, mais aussi maigre que son compagnon était massif. Son visage rasé de près était éclairé de deux yeux vairons, l'un marron et l'autre vert.

– Je suppose que tu es venu pour nous tuer, dit le barbu d'une voix grave et résignée.

– Ferme les yeux et je ferai aussi vite que possible, répliquai-je.

– Je suppose aussi que cela ne ferait pas grande différence si je te disais que je suis venu ici chercher de l'aide pour mettre fin à un terrible maléfice, n'est-ce pas ?

Il étudia un moment mon visage, puis poussa un profond soupir.

– Bien, je vois que je ne me trompe pas. Vous autres cosaques, vous ne correspondez pas du tout à ce que j'ai entendu dire à votre sujet. Vous êtes plus intéressés par la satisfaction de vos plaisirs primitifs que par l'honneur gagné dans les combats.

– Ah bon, c'est ce que tu crois ? répliquai-je d'un ton irrité.

Ses paroles avaient piqué au vif la fierté que j'éprouvais toujours lorsque je me retrouvais dans ce campement que j'avais jadis bien connu.

– Prétends-tu le contraire ? demanda-t-il d'un air à la fois surpris et sérieux. En ce cas, pose tes verges et écoute-moi.

Il parlait comme un véritable orateur et cela m'intriguait. J'abaissai le fouet et attendis d'en apprendre davantage. Liatoukine paraissait beaucoup moins intéressé et, s'avançant vers moi avec un grognement de mépris, il m'arracha l'arme des mains et la brandit en direction de l'homme.

– Oh, oh ! frère chevalier, fit alors une voix calme derrière nous.

Liatoukine et moi, surpris, fîmes volte-face, car il est très rare qu'un vivant puisse s'approcher de ceux de notre race sans se faire repérer.

L'homme qui se tenait devant nous était un grand vieillard au corps et aux traits desséchés par les ans. Une immense moustache grise pendait jusque sur sa poitrine. Sous ses sourcils broussailleux, il nous foudroya d'un regard à la fois féroce et ironique.

– Quelle importance attaches-tu donc à leurs vies, Khlit ? demanda Liatoukine.

– Aucune, répondit le vieil homme en sortant une pipe en roseau qu’il bourra de tabac. Mais si tu es assez téméraire pour défier le Koshovoi Ataman, c’est ton affaire.

– Que dis-tu là ? Mais c’est lui qui a prononcé leur sentence !

– Sans doute, répliqua Khlit. Mais c’était avant que je m’entretienne avec eux et qu’ils me racontent leur histoire. Et je pense que notre chef souhaitera les entendre avant de les faire mettre à mort. J’ai envoyé mon filleul, Menelitzza, et il va le ramener ici. Mais si tu as envie qu’il soit déçu à son arrivée, libre à toi...

À l’expression qui se peignit sur le visage de Liatoukine, je me rendis compte qu’entre lui et le vieux cosaque, ce n’était visiblement pas le grand amour. Par contraste, le visage de Khlit ne trahissait aucun sentiment. Sa mine féroce tenait davantage à sa nature même qu’à une quelconque émotion inspirée par Liatoukine. Il alluma sa pipe et resta là à fumer.

– Très bien, fit Liatoukine, retrouvant son sourire de supériorité. Nous allons voir, Khlit *bogaty*.

Je dévisageai plus attentivement le vieillard. Était-il vraiment ce « grand héros », ainsi que venait de le nommer le vampire ? Pour ne pas connaître le nom d’un tel *bogaty*, j’avais dû rester éloigné du Sich beaucoup plus longtemps que je n’en avais eu conscience.

C’était un personnage saisissant, avec ses bottes en cuir rouge du Maroc et son pantalon en soie de Nankin, marqué de taches de résine, comme s’il voulait montrer le mépris qu’il attachait aux apparences. Sa toque en astrakan, juchée sur le côté de sa tête, laissait entrevoir son crâne chauve d’où partait une unique natte, longue et grise. Mais ce fut son sabre recourbé qui attira le plus mon attention. Ce n’était pas le *shasqua* presque rectiligne et dépourvu de garde qu’affectionnaient la plupart des cosaques, ni le lourd sabre polonais dont le pommeau recouvrait entièrement la main, mais un cimenterre de style ottoman, magnifiquement façonné et, si je ne me trompais pas, en acier damasquiné.

– On dirait que nous avons trouvé enfin un interlocuteur, lança l’homme aux yeux vairons.

Au ton ironique de sa voix, on voyait qu’il paraissait considérer le pilori comme un simple incident de parcours. Pour toute réponse son compagnon se contenta de grommeler dans sa barbe.

Quelques instants plus tard, un beau jeune homme à la peau sombre apparut, suivi d’un officier portant les insignes de Koshovoi Ataman et d’un groupe de cosaques. Le jeune garçon vint se placer près de Khlit et l’Ataman les regarda fixement avant de nous détailler de la tête aux pieds, Liatoukine et moi.

– Tu as bien mal choisi ton moment pour te livrer à tes petits jeux, Boris Liatoukine, déclara-t-il. Le *bogaty* me fait savoir que ces étrangers méritent d’être entendus.

– Ce n’est pas mon avis, répliqua Liatoukine. Un sorcier tel que lui parle la langue du Diable et il est habile à séduire les oreilles innocentes.

– Sans doute ! mais fort heureusement, il n’y a pas vraiment d’oreilles innocentes dans ce camp, n’est-ce pas ? prononça Khlit en parcourant du regard les cosaques rassemblés qui éclatèrent de rire.

– J’apprécie l’occasion qui m’est donnée de me faire entendre, nobles cosaques, intervint le plus gros des deux prisonniers. J’avoue que je l’apprécierais encore davantage si j’avais la liberté de me tenir debout et de m’adresser à vous en vous regardant droit dans les yeux.

– Voilà qui est bien parlé ! fit le Koshovoi Ataman. Sabalinka, détache-les !

Un homme corpulent, portant une natte et des moustaches rousses, s’avança, prit l’épée qu’il portait en bandoulière dans le dos et la sortit de son fourreau. C’était une arme massive, qui se tenait à deux mains, de forme rectiligne et à double tranchant. Elle ressemblait davantage à une lourde épée médiévale qu’au sabre aisément maniable des cosaques, et elle correspondait manifestement à ce que l’on nomme « Sabalinka », c’est-à-dire « petite épée ». L’homme brandit son arme comme il l’eût fait d’un vulgaire *shasqua* et l’abattit sur le système de fermeture du pilori. Le bois se fendit, vola en éclat, et le carcan s’ouvrit, libérant les deux étrangers, qui se redressèrent en se massant le cou.

– Je te remercie, noble cosaque, déclara l’étranger barbu d’une voix puissante.

– Raconte-nous ton histoire : nous t’écoutons, répliqua le Koshovoi Ataman. Nous déciderons ensuite s’il convient de vous venir en aide ou de vous livrer à l’Ataman Liatoukine pour le plus grand amusement de ses hommes.

L’étranger acquiesça et toisa l’assistance. Il était doté d’un charisme impressionnant et, en un instant, il parut capter le regard et l’attention de tous les soldats présents.

– Nobles cosaques, dit-il, je me nomme Quentin Moretus Cassave, je viens de la terre des Flandres, à des milliers de *verstes* de vos steppes. Je ne suis pas un sorcier, ainsi que le prétend votre estimé Liatoukine, mais tout simplement un érudit.

Quelques-uns des hommes laissèrent échapper des rires grossiers et des grognements de mépris. Les érudits ne sont pas en odeur de sainteté parmi les cavaliers de la steppe. Étudier les Saintes Écritures, cela est bon pour les *batkos* dans leurs monastères, mais aucun cosaque ne s'abaîsserait à se livrer à des activités aussi peu viriles. L'érudition, considérée comme une sorte de vice propre aux Polonais, est à leurs yeux une pratique des plus suspectes. Cassave parut aussitôt le comprendre et il baissa la voix de manière à créer un effet dramatique. Ses propos étaient toujours perceptibles, mais l'auditoire devait tendre l'oreille pour parvenir à saisir son discours.

– Je ne suis pas un guerrier, déclara-t-il. Je sais que la plupart d'entre vous pensent que je serais bien mieux dans ma confortable demeure, plongé dans mes livres, et ils ont sans doute raison. Mais, au cours de mes études, j'ai eu connaissance d'une sombre et terrible prophétie.

Il se tut un instant et contempla l'assemblée silencieuse. Cet homme, ainsi qu'il le prétendait, n'était peut-être pas un sorcier, mais en quelques phrases, il avait su captiver les cosaques par la magie de son discours.

– D'après ce que j'ai appris dans mes lectures, il existe, non loin de Kiev, une montagne située dans un endroit si désolé que ni arbres ni arbustes ne peuvent y pousser, poursuivit-il. On raconte que, chaque année, la veille de la Saint-Jean, les sorcières s'y rassemblent pour tenter d'invoquer leur ténébreux maître, Satan en personne, connu à l'époque païenne sous le nom de Chernabog !

Un murmure parcourut l'assistance, et je vis plus d'un homme se signer craintivement.

– *Lysa Hora !* lança un cosaque. J'ai grandi près de cette montagne, le Mont Chauve, et ce que cet homme dit est parfaitement vrai.

– Vous voyez ? tonna Cassave. La veille de la Saint-Jean, lorsque tous les chrétiens sont dans leurs maisons, confortablement pelotonnés dans leurs lits, sorcières et sorciers s'assemblent là pour pratiquer leurs rites impies et psalmodier leurs abominables incantations. Au cours de cette nuit, les esprits des morts se lèvent pour partager avec eux et avec tous les démons de l'Enfer une innommable orgie.

– Vous ne voyez pas que cet homme s'amuse avec nos vieilles superstitions ! s'écria Liatoukine.

Une légère inquiétude altérait cependant sa voix, car, comme moi d'ailleurs, il savait parfaitement que l'étranger était très près de la vérité. L'histoire que racontait cet homme demeurait pourtant imprécise, et il était évident qu'il dissimulait les détails les plus importants, sans doute dans le but de ménager des effets dramatiques.

– Des superstitions ? tonna Cassave. Le loup garou qui parcourt la steppe pendant la nuit, une superstition ? Et la vampire au chant séducteur, qui se glisse derrière le cavalier galopant sur son cheval pour aspirer son sang à la lisière de sa nuque, encore une superstition ? Non, nobles Cosaques, ces choses-là ne sont pas des superstitions... pas plus que la prophétie dont je vous parlais.

– Mais quelle est-elle, cette prophétie ? demanda la voix tonitruante du géant Ayub.

– Quelle est-elle, cette prophétie ? reprit en écho Cassave. Elle annonce tout simplement que cette année – *Anno Mundi* 7065 – le rituel aboutira. Que les sorcières parviendront à libérer Chernabog de l'Enfer et qu'il trônera sur le Mont Chauve pour couvrir le monde d'une nuit éternelle et diriger l'univers.

– Ridicule ! protesta Liatoukine. Mes frères, ce que cet homme raconte, ce ne sont que des sornettes superstitieuses ! Et même si ce n'était pas le cas, pourquoi serait-il venu au Sich ? Un étranger dépositaire d'un tel secret ne serait-il pas allé à Moscou pour voir le tsar et sa cour où tant d'érudits se seraient fait un plaisir de lui prêter une oreille attentive ?

– C'est ce que j'ai fait, répondit Cassave, d'une voix redevenue calme. Je suis allé chez les Moscovites et leur ai raconté mon histoire. Malheureusement, ils ont eu la même réaction que le noble Liatoukine, et ils ont affirmé que les vampires et les loups garous n'existent pas, que les sorciers ne se rassemblent pas sur le Mont Chauve chaque veille de la Saint-Jean, et que seuls des imbéciles superstitieux pourraient croire à un tel récit.

LA SUITE DANS LE RECUEIL...

